

15, rue St Louis
Quebec

Premier Volume

MAI 1891

Septieme Livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 56

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

Le printemps	J. B. CAQUETTE
A travers la création	DENIS RUTHBAN
Essai de critique	VIATOR
Tout passe	MARIE-LOUISE
Un peuple martyr	THOMAS COTÉ
L'architecture	J. ALCIDE CHAUSSÉ
L'histoire d'un patriote	RAUL DE TILLY
Invitation	J. B. CHATRIAN

-195-

LE GLANEUR

LE GLANEUR paraît tous les mois par fascicule de trente deux pages formant à la fin de l'année un volume de près de quatre cents pages de littérature canadienne.

Le prix de l'abonnement est de \$1 par année, invariablement payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année et les années d'abonnement commencent et finissent avec la publication de chaque volume. Ceux qui prennent des abonnements dans le cours de la publication d'un volume reçoivent toutes les livraisons déjà parues de ce volume.

Toutes correspondances concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, Pierre Georges Roy, boîte postale 55, Lévis.

L'OPINION DE LA PRESSE

L'abondance des matières nous a empêché jusqu'ici de publier les témoignages de sympathie et d'encouragement que nous avons reçu des différents journaux de cette province et de l'étranger. Aujourd'hui nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes de ces appréciations :

“ *L'Union Libérale*, l'organe politique des jeunes, manquerait à son devoir en laissant passer inaperçu la naissance du *Glaneur*, l'organe littéraire des jeunes. Nous engageons nos lecteurs qui veulent lire de la belle et bonne littérature canadienne de s'abonner au *Glaneur*.

Nous avons reçu le *Glaneur* et nous sommes obligés d'avouer notre étonnement. Certes lorsque nous entendions parler d'une revue des jeunes à Québec, nous nous imaginions que les choses seraient bien faites, mais le premier numéro surpasse de beaucoup ce que nous attendions. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre et nous n'avons que des louanges à donner aux productions de nos jeunes littérateurs. Le *Glaneur* arrive en son temps et par ce fait il sera viable, car le destin veut que nous ayons une littérature nationale, et c'est la jeunesse actuelle qui semble appelée à asseoir sur des bases inébranlables, l'œuvre des Garneau, Ferland, Crémazie, Boucherville, Fréchette. Cependant, il faut que les efforts de ces jeunes soient récompensés, et pour cela il faut que leur journal existe. C'est pourquoi nous invitons les amateurs de littérature à s'abonner. Ils auront pour leur argent, car le *Glaneur* s'est assuré la collaboration de MM. Gauvreau, Frid-Olin, Ruthban, Filion, Vébert, Bédard, Lorrain, Langlois, Sulte, Brunet, Lemay, Saint-Elme, Roy et Massicotte, Succès au nouveau confrère.
(*Monde Illustré*, 15 nov. 90.)

Dans un autre numéro le même journal ajoute :

“ Toute une pléiade de collaborateurs se sont enrégimentés, courageux volontaires, pour alimenter les pages du *Glaneur*; que le nombre des lecteurs et souscripteurs soit en proportion. Qu'ils se fassent légion et prouvent une bonne fois que l'esprit d'initiative n'a pas toujours vainement frappé à nos portes, nous les Canadiens-Français, dont on a dit que nous sommes la race la plus généreuse du monde. Aux abonnés du *Monde illustré* tout spécialement, nous recommandons chaleureusement d'accorder leur patronage à la nouvelle revue. ”

LE PRINTEMPS

(Pour le *Glaneur*)

Le givre a disparu. L'oiseau dans la ramée
Exhale vers le ciel ses chants mélodieux ;
L'aurore verse à flots sur la rose embaumée,
Comme des perles d'or, les larmes de ses yeux.

C'est le printemps vermeil : la brise parfumée
Mêle au bruit du ruisseau son murmure joyeux ;
Dans les bosquets en fleurs l'abeille, ranimée,
Bourdonne en butinant le miel délicieux.

O résurrection de la grande nature !
Doux printemps, j'aime à voir ta riante verdure
Déranger sur le sol son tapis de velours !

Quand tu brilles, le front du malheureux se dresse ;
Les cœurs, jeunes ou vieux, tressaillent d'allégresse,
Et d'une même voix célèbrent les beaux jours !

J. B. CAOQUETTE

A TRAVERS LA CREATION

(Pour le *Glaneur*)

Qu'est-ce que le néant ?
Le néant, c'est le non-être ; c'est le vide ; c'est
la privation de toute substance, spirituelle ou ma-
térielle.

Le néant est le dernier mot de la négation.
Rien que ce qui est ne se conçoit ; or le néant
est ce qui n'est pas ; donc le néant ne se conçoit
point.

Pour avoir une notion du néant, il faudrait chasser toute idée de son intelligence et ne penser à rien ; alors, cet esprit qui n'aurait en lui aucune pensée, pas même celle de n'en pas avoir, posséderait la notion du néant.

L'idée du néant serait la négation de toute idée.

Or, avant le temps, Dieu seul existait.

Hors Dieu, le néant.

Le néant, rien de plus que l'absence de tout. Il n'y avait pas même le temps, pas même l'espace ; car le temps et l'espace sont quelque chose, et le néant n'est rien.

“ Dieu était Dieu.”

Lui, qui n'a ni commencement, ni durée, ni fin, ni aurore, ni crépuscule, ni matin, ni soir, il se complaisait dans sa propre contemplation. En lui étaient l'Intelligence, l'Amour et la Vie.

Et de toute éternité Dieu était Dieu.

Or, l'Eternel laissa tomber une parole qui fut la Création. Il dit : “ Fiat ” et le monde fut ; le monde, créé de rien, “ *ex nihilo*.”

La matière du monde fut, là où avait été le vide ; le néant disparut au souffle créateur ; le chaos le remplaça.

Voilà ce qui est vrai.

Mais l'orgueil de Babel a traversé les siècles et parcouru la terre. Et voilà que les hommes ont dit :

“ Rien ne sort de rien ; donc le monde n'a pas été créé de rien.”

Folie humaine, qui donc mettra une borne à tes débordements ?

“ Rien ne sort de rien.” Aussi, n'est-ce pas le néant qui a fait le monde ; et n'est-ce pas du néant qu'a été fait le monde ; c'est l'Être qui a commandé, et qui, voyant le monde obéissant paraître à sa parole, a dit, en lui montrant le vide : “ Monde, voilà ta place.”

Que la philosophie de l'orgueil prouve que la puissance de Celui qui est ne peut créer ! Qu'elle cherche si, au-dessus du néant, il n'y avait pas une cause, capable de faire surgir dans le vide l'œuvre de son Verbe ! Qu'elle cherche, et si la lumière vient à frapper ses yeux éblouis, que Babel croûle, et que ses ruines servent de linceul à ses apôtres !

Le mensonge a asservi la matière ; et la matière, propageant ce que lui soufflait le mensonge a crié à Jéhovah :

— “ Tu n'as pas de droits sur moi, car Tu ne m'as pas créée. Le monde s'est fait tout seul. Je suis éternelle. Donc je suis Dieu. Arrière ! ”

Le principe de l'erreur est là : “ La matière, c'est Dieu.” Voyons donc ce que dit le principe.

La matière, c'est Dieu ; or la matière est essentiellement divisible, composée, muable, inerte et finie, et Dieu est essentiellement indivisible, simple, immuable, doué d'activité et infini ; voilà

donc en la Matière-Dieu des éléments contradictoires qui s'excluent les uns les autres. Mais allons plus outre. Un Dieu divisible, composé, muable, inerte et fini, n'est pas un Dieu ; donc Dieu n'existe pas. Et alors, Il ne peut agir sur le monde ; et cependant, la matière se meut ; donc ce mouvement a lieu sous l'impulsion inconsciente de lois mécaniques rigoureuses ; et l'homme, n'ayant pour âme qu'un rouage plus délicat, obéit également aux lois mécaniques ; donc il n'est pas libre ; il n'y a ni bien, ni mal, ni honnête, ni malhonnête, ni vertu, ni vice ; et le monde marche en aveugle, ne sachant où est le point de départ, ni quelle route il lui faut suivre, ni vers quel but il s'achemine.

Déification de la matière, contradiction blasphématoire, perversion du sens des mots, négation de Dieu, destruction de la liberté humaine ; voilà ce que dit le principe.

Du matérialisme au panthéisme, du panthéisme à l'athéisme, de l'athéisme à l'immortalité la plus complète : c'est la marche de l'esprit aux sentiers de Satan.

Mais enfin, si vous le voulez, cette matière première s'est transformée, elle a agi, elle a perfectionné son état. Comment cela s'est-il fait ? comment la matière inintelligente et inerte a-t-elle pu donner aux créatures l'intelligence et la vie ? Comment le désordre a-t-il produit l'ordre ?

—“ Les atômes se mouvaient en cercle, dites-

vous, et leur rapprochement, leur aggrégation en a formé le monde ; et c'est le hasard qui a fait le rapprochement."

Qu'est-ce que le hasard ? voulez-vous me dire ce que c'est que le hasard ?

Mais les atômes changent ; ce qui change est contingent ; ce qui est contingent n'est pas éternel ; donc les atômes ne sont pas éternels. Et, de même que les atômes sont indifférents à être ou à n'être pas, grâce à leur contingence, de même ils sont indifférents à se mouvoir ou à ne se mouvoir pas, car ils sont inertes ; or, quand ce qui est indifférent au mouvement ou à l'inertie se meut, c'est qu'il y a une cause dont il dépend et qui le pousse à se mouvoir, car l'indéterminé pour être déterminé demande un déterminant ; donc les atômes qui se mouvaient dépendaient d'une cause extrinsèque.....

Quelle est-elle ? voulez-vous me dire quelle est cette cause ?

Le vrai, le voici.

Le monde est contingent ; donc il a pour cause un être nécessaire, Dieu.

Dieu ne dépend de rien ; or, si la matière eut préexisté à la création, Dieu eût dépendu d'elle en la travaillant ; donc la matière n'existait pas avant la création, et Dieu a créé le monde de rien " *ex nihilo*."

Dieu a créé le ciel avant la terre.

Le Ciel, c'est la vaste assemblée des anges.

Il y a des anges. Au delà du monde palpable et visible, il y a le monde impalpable et invisible des esprits.

Les esprits ne sont pas Dieu ; or, tout ce qui n'est pas Dieu est fini et a été créé ; donc les anges sont des créatures finies.

Les anges n'ont pas de corps ; mais ils ont une figure, parce qu'ils sont finis. Quelle est-elle ?

Quand les anges ont-ils été créés ? Personne ne le sait, personne ne l'a dit, personne ne le dira que la Parole Eternelle. On peut supposer qu'ils existaient depuis un temps incommensurable, quand le Verbe parla et fit jaillir le monde. Peut être y avait-il des milliards et des milliards de milliards de siècles que les Chérubins chantaient, que les harpes d'or vibraient sous les doigts de feu des Séraphins, et que Lucifer était tombé du Ciel avec ses complices.

Mais, dans le commencement, ils avaient été créés.

Dieu ayant créé le Ciel, le ciel attendait que Dieu prononçât la parole de vie sur ce qui n'était pas.

Alors, au milieu des essaims de ses messagers célestes, aux acclamations et aux hymnes de sa cour, Dieu créa la matière du monde.

Mais la matière était informe et désordonnée. C'était le chaos.

Froid, immobile, sans vie, noir, solitaire, si-

lencieux, informe et sans nom, le chaos de la matière première était là. Froid, non pas comme la glace des pôles, mais froid d'une froideur qui n'était que la négation de la chaleur; immobile d'une immobilité qui n'a jamais bougé; mort, non comme le cadavre qui a vécu, mais comme l'être que n'aurait jamais effleuré l'aile de la vie; noir de ténèbres, ignorant ce que serait une étincelle; solitaire, seul, tout seul dans l'immensité; silencieux d'un silence absolu, pesant comme un drap de plomb; sans forme et sans nom, n'ayant que les rudiments de l'existence; tel était le chaos.

Aucune palpitation n'agitait cette masse inerte; et le chaos ne tressaillait même pas, lorsque "*l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.*" Dieu planait sur la désolation de la matière, et, alors comme pendant les six jours, il trouvait que c'était bien.

Quant au temps que dura le chaos, nul homme ne le sait.

Mais une époque vint, où de nouveau retentit la voix du Verbe qui disait: "*Fiat*" et le chaos s'éveilla en frémissant, et entonna un hymne de jubilation dont l'écho s'est répercuté à travers les âges; la nature redit encore le chant de la création, depuis le grondement de l'ouragan jusqu'au murmure de la brise caressant les roses, depuis les rugissements de la forêt jusqu'à la musique des soleils à travers l'espace, cette musique "*si douce qu'on l'a prise pour du silence.*"

Le chaos avait été créé le matin du premier des six jours.

Chacun des six jours eut une étendue qu'on ne connaît pas.

Sans la lumière, il n'y a pas de vie ; et partout où est la vie, il y a la lumière ; et partout où est la lumière, il y a la vie.

Dès le premier jour, *“ Dieu pensa : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. ”*

Dieu créa la lumière avant les soleils ; et c'était bien. Car la lumière n'est pas ce qui est lumineux ; elle est ce qui rend lumineux. La lumière ne se voit pas.

La lumière se retrouve partout dans la nature et se manifeste à tout instant dans la multiplicité de ses incommensurables perfections. Elle est entre ces deux pierres qui se frappent et font jaillir l'étincelle ; elle descend des étoiles dans la douceur des soirs ; elle emplit l'immensité ; elle dit la tendresse ou la colère dans le regard ; elle brille sous le brin d'herbe, où l'aile d'un insecte se déploie et se referme ; elle fait resplendir le miroir des mers, ou s'élanche de la crête des vagues en fureur, et l'éblouissement des flots qui se choquent dans la noirceur des nuits épouvantent le nautonier ; elle éclate sur les champs de bataille et sillonne de ses traits de feu le combat des hommes ; elle déchire la nue et laboure le sol.....

La création continue.

Le premier jour, la matière et la lumière avait reçu l'être.

Le jour succède au jour, et voilà que le firmament s'élève audessus de la matière et que l'azur attend les clous d'or qui doivent le fixer.

Le jour succède au jour, et l'océan est refoulé audelà du grain de sable qui sera désormais sa limite et la terre s'élève, verdoyante et fleurie, au-dessus des eaux inférieures.

Le jour succède au jour. Dieu sème par millions les globes dans l'espace, et ces masses, encore sombres et sans vie, suivent d'égales routes qui leur sont tracées. Et alors, la lumière bondit et s'élançe; plus rapide que la foudre, elle va, ardente et enflammée, à travers le fourmillement des mondes, allumer de son souffle d'or les flambeaux du jour et de la nuit; elle passe, devant des siècles et des siècles, animant d'une vie lumineuse des soleils, et encore des soleils et toujours des soleils; en avant, ce sont des mondes inertes et noirs, en arrière, ce sont des éclaboussures d'étoiles et des troupes d'astres!.....Et la terre voit rouler les flots d'un océan de clartés.

Le jour succède au jour. Les mers et les airs sont peuplés.

Le jour succède au jour. Les animaux vivent et attendent un roi. Dieu se recueille. " *Faisons l'homme.*"

L'homme fut créé dans un état supérieur

d'où il est tombé. L'homme eut une épreuve et succomba ; de là la dégradation.

La chair retient l'homme attaché à la réalité d'ici-bas ; mais il est altéré d'idéal, l'infini le tourmente. Il rêve aussi un bonheur terrestre, autrefois possédé. Les réminiscences d'un temps d'allégresse lui arrivent, apportées par le vent du souvenir ; trompé par le mirage, il voit dans l'avenir un bonheur qui est passé et qui s'est enfui devant la séduction du serpent.

L'homme a été créé le sixième jour de la création ; il a été racheté le sixième jour de la semaine du Sacrifice. Le premier Adam a été formé de la substance intacte et non souillée de la terre ; le nouvel Adam est né d'une Vierge très pure.

Dieu a créé le monde et tout ce qui est dans le monde.

Tout ce qui a été fait a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

Credo in Deum, creatorem cœli et terræ.

DENIS RUTHBAN

ESSAI DE CRITIQUE

(Pour le *Glaneur*)

Le *Glaneur* est vaillant et je l'admire. Il m'arrive en plein avril, ensoleillé, plein de sève, débordant de jeunesse et de vitalité. On dirait que le renouveau lui a mis du sang généreux dans les veines, signe de radieuse jeunesse, et que tout se donne la main pour lui faire la vie facile.

Mais comme tout ce qui est de la jeunesse et tient à la jeunesse, le *Glaneur* a ses défauts, qu'il convient de signaler, défauts légers en apparence, que la saine critique toujours aux aguets, ne saurait ni tolérer, ni céder plus longtemps, malgré toute son indulgence, pour les jeunes et leur œuvre de formation.

En littérature, glaner, c'est encore choisir et le *Glaneur*, dans sa noble mission, doit nécessairement trier sur le volet les productions qui lui arrivent. Les pages qu'il nous apporte sont sensées représenter un choix judicieux des morceaux du concours, et s'il s'en rencontre de faibles, de négligées, voire même d'ineptes, le critique doit le faire remarquer, non pas tant pour exclure leurs auteurs de la liste des collaborateurs que pour leur donner les moyens de voir à leurs écrits, les soigner de près et en faire des morceaux de littérature choisie.

C'est assez dire, n'est-ce pas, que l'impartialité

du critique ne sera pas mise en doute, mais qu'au contraire on applaudira des deux mains à cette œuvre d'épuration, qui est une sauvegarde et empêchera le public de dire des jeunes du *Glaneur* qu'ils ont formé une société d'admiration mutuelle où les écrits les plus désolants ont les applaudissements des morceaux de choix.

A la page 190 du *Glaneur*, livraison d'avril, je trouve une pièce de vers intitulée : " Ce que j'aime " et signée Hector d'Haugry, un nom de plume, sans doute. L'espace me manque pour en montrer toute la faiblesse réelle, et pourtant elle pourrait servir de thème à une étude à part du point de vue analytique. Elle pourrait même servir de leçon au point de vue de la facture des vers, car le sujet en lui-même et le nombre peu considérable de vers s'y prêtent admirablement.

Il aurait été si facile de faire bien, en peu de mots, avec un sujet aussi vaste que celui là : " Ce que j'aime " ? Mais M. d'Haugry ne l'a pas voulu, on ne l'a pas pu, ce qui est bien déplorable pour lui-même et pour le *Glaneur*.

Prenons le troisième et le quatrième vers :

*J'aime la brise qui soupire
Et fuit avec rapidité*

L'idée de " soupirer " puis de fuir avec rapidité est tout à fait hors d'œuvre, pour ne pas dire hors nature. Quand la brise soupire dans les charmilles par une belle nuit d'été, je ne sa-

che pas qu'elle fuit avec rapidité. Il y a là un contresens choquant sur lequel il ne convient pas de s'appesantir plus que de raison.

Il y a aussi

Et le bosquet mystérieux
Où l'oiseau vient faire.....sa trille
Et redire son chant joyeux.

Qu'est-ce que l'oiseau peut bien aller faire dans le bosquet ? Le poète répond " sa trille " Un coup d'œil au dictionnaire et notre ami aurait vu facilement que " trille " est masculin, ce qui n'aurait pas encore été une raison pour faire un vers aussi peu poétique et donnant avec autant d'intensité dans le ridicule.

Ce premier huitain est d'une faiblesse sans pareille. Ce n'est pas même de la bonne prose où les vers se sont mis, et des vers que je viens de citer, je n'en dis pas tout le mal que je devrais en dire et pour cause.

Et le poète continue

Mais j'aime mieux encor la douce mélodie
De ton rire et ta voix respirant la fraîcheur :
Aussi ta voix flexible est pleine d'harmonie
Et ton rire argentin trouve écho dans mon cœur.

Il y a un " aussi " au commencement du troisième vers qui arrive comme un cheveu sur la soupe, et puis il manque dans l'ensemble de ces quatre vers cette harmonie et cette mélodie que le poète trouve dans le rire et la voix de celle qu'il aime. C'est plus consolant pour lui que pour les

lecteurs qui n'y trouvent rien de tout cela, non dans celle que le poète aime mais dans les vers à celle qu'il aime.

Mais voici qui est bien, quoique ce ne soit pas très neuf :

J'aime la fleur qui vient d'éclorre
Sous le frais baiser du matin,

A la bonne heure, ça sent la poésie, c'est frais, c'est vif, c'est naturel, c'est de goût, mais pourquoi l'ombre sitôt après : est-ce pour faire ressortir davantage les couleurs sombres ?

J'aime aussi les feux de l'aurore
Remplis d'un arôme divin.

Il faut être poète jusqu'au bout des ongles pour trouver un arôme divin dans les feux de l'aurore.

Mais voici qui renverse tout :

J'aime la pierre précieuse,
Et la voûte majestueuse
Du firmament couvert....d'azur.

Si jamais un mot fut placé à bon endroit, c'est bien le mot " d'azur " car, autrement, il aurait fallu avouer que le poète avait des préférences pour " la voûte majestueuse du firmament couvert."

Continuons :

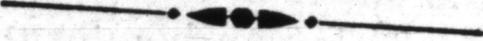
Mais j'aime mieux encor ton œil rempli de flammes
Et ta prunelle fine apaisant son ardeur :
En effet ton regard pénètre dans mon âme
Et la plonge aussitôt dans un trouble enchanteur.

“ En effet, ” est d'un joli effet au commencement du troisième vers. C'est une perle toute enchassée, dont la *flamme* apaisant son ardeur, pénètre dans l'âme des lecteurs et les plonge dans un trouble qui n'est pas précisément *enchanteur*.

Il me fait peine d'être un peu sévère pour notre jeune ami M. d'Haugry, mais il le faut, au risque même de le voir briser sa plume de dépit, ce qu'il aurait tort de faire assurément. Il ne faut pas craindre les coups, se rappelant toujours que les amers sont fortifiants. Notre jeune ami aurait dû commencer comme Marsan, P. G. Roy, Côté et tous les autres jeunes du *Glaneur*, qui savent aligner des vers, mais qui ont préféré écrire bien, même assez bien en prose, que mal ou très mal en vers.

Maintenant que notre jeune écrivain prenne ces remarques en bonne part et en fasse son profit. Celui qui trace ces lignes s'est attiré un éreintement en règle le jour où il publia ses premiers vers. Il n'en est pas mort ; au contraire, il a travaillé à se perfectionner, il a continué à écrire en prose et en vers et aujourd'hui il peut se permettre de donner des conseils à ceux qui veulent passer là où il a passé.

VIATOR



TOUT PASSE

(Pour le *Glaneur*)

Je n'entends plus le chant de l'oiseau matinal,
Au bocage, égrenant ses notes toujours gales;
Plus de soleil doré, mais un astre inégal,
Plus d'insectes brillants voltigeant sur les haies.

Tout se courbe et gémit sous l'aquilon brutal [futaies
Des grands rameaux ombreux dans nos sombres
La verdure se fane au souffle glacial
Qui fait palir la fleur sur le bord de nos haies.

Sous le vent, les flots noirs clapotent sourdement,
Les étoiles, au ciel, scintillent faiblement;
En tous lieux se révèle une grandeur éteinte.

O sublime leçon que ce deuil à mon cœur !
Tout s'engouffre au néant, rien ne laisse d'empreinte,
Et rien ne satisfait que l'éternel bonheur !

MARIE LOUISE

UN PEUPLE MARTYR

(Pour le *Glaneur*)

L'histoire des peuples nous enseigne qu'il y
a eu pour eux des jours de malheur et des jours
de prospérité. En effet, il n'est pas une seule na-
tion qui, après le chaos des invasions barbares, et
au milieu même de la pénible formation des so-
ciétés modernes, n'ait eu quelque influence sur les
nations voisines et exercé une action sur l'éco-

nomie générale de la politique européenne. Celles mêmes qui ont subi les destins les plus durs se rappellent des temps meilleurs et se maintiennent dans d'invincibles espérances par les souvenirs d'un passé glorieux.

La Pologne a eu ses Jagellons et elle ne saurait oublier l'époque, où elle était avec Sobieski, le boulevard de l'Europe contre les irruptions de la barbarie musulmane. Venise et Gênes ont mené le commerce du monde ; l'Espagne, si longtemps déchirée par les guerres civiles, a régné sur un empire qu'égalait à peine de nos jours la puissance britannique. Gustave Wasa, Gustave Adolphe et Charles XII ont, par moment, donné à la Suède une prépondérance marquée dans les affaires du Nord. Et ce rocher de Malte lui-même, qui n'est plus aujourd'hui qu'une sentinelle avancée de la flotte anglaise dans la Méditerranée, remplit dans les annales des temps modernes, cette page glorieuse qu'ont écrite et signée de leur sang les Villiers de l'Île Adam, les Lavallette, et les chevaliers de St Jean de Jérusalem.

Mais qu'avons-nous besoin d'aller feuilleter les annales des peuples européens pour trouver la preuve de la proposition que nous énoncions en commençant ? Sur ce continent d'Amérique nous voyons deux nations, jeunes encore, qui marchent rapidement dans la voie du progrès après avoir été soumises aux plus rudes épreuves.

Le peuple américain, il y a à peine un siècle,

gémissait encore dans les fers: l'Angleterre, on le sait, exerçait alors sur ses colonies un pouvoir tyrannique et arbitraire. Longtemps nos voisins ont enduré en silence la persécution de leur métropole. Mais il devait y avoir un terme à cette politique injuste, une péripétie à ce drame dont l'Europe était le spectateur insouciant. Un jour est venu où le peuple américain s'est levé menaçant pour revendiquer ses droits et obtenir par la force ce que l'Angleterre lui refusait obstinément, ce jour fut pour lui celui de la liberté !

Depuis cette époque il n'a cessé de marcher de succès en succès : ce peuple a grandi d'une manière étonnante, et aujourd'hui sa puissance est telle qu'il peut sans crainte et sans préjudicier ses intérêts, bouleverser le tarif douanier du monde entier et changer complètement la marche du commerce européen.

Dans notre pays, à un degré moindre, la même chose s'est produite. Le peuple canadien a souffert ; il a subi les rigueurs d'une guerre désastreuse ; il a été longtemps persécuté : mais depuis que nous avons réussi à obtenir justice de nos nouveaux maîtres, on l'a dit cent fois, il n'est pas sous le ciel de peuple plus heureux que le nôtre. Il en est de plus prospère : mais l'on cherche vraiment une nation qui jouisse de plus grandes libertés que nous

L'Irlande seule n'a point connu de jours semblables ! C'est au moment même où, après les

lüttes et les divisions des temps barbares, les nations du continent commençaient à se constituer dans l'unité et dans la force, que se sont levés sur elle les jours les plus mauvais, et que par une mystérieuse destinée, elle fut jetée en proie à l'Angleterre et comme précipitée dans l'arène où des traces sanglantes marquent son long et pénible itinéraire.

L'orgie infernale de la tyrannie a dansé sur cette terre où chaque cœur a eu sa torture, chaque muscle sa douloureuse contraction. Pendant sept cents ans ce petit peuple a versé son sang goutte à goutte : depuis sept siècles, une multitude considérable de ses enfants meurent dans l'horrible agonie de la misère et de la faim, en face et sous la main d'une opulente nation ; et cela en Europe, en plein christianisme, au déclin du dix-neuvième siècle !

Tout ce que l'Irlande possédait lui a été arraché brutalement : ce n'est pas seulement un pays *conquis* c'est un pays *confisqué*.

L'Angleterre ne s'est pas contentée de soumettre ce peuple à sa domination ; l'allégeance politique de l'Irlande ne lui suffisait pas ; ce qu'il lui fallait, c'était la propriété du sol irlandais. Consultez l'histoire, et vous verrez que telle a été l'inévitable et monotone conclusion de toutes les lüttes du gouvernement anglais contre l'Irlande.

Cette propriété, l'Angleterre se l'est acquise, tantôt grâce à la trahison, tantôt par ruse, le plus

souvent par la force et la violence. Mais il a fallu batailler longtemps. C'est sous le règne de Henri II en 1169 que commença la spoliation territoriale ; et quatre siècles plus tard, le peuple irlandais, écrasé par le nombre, fut obligé de céder son patrimoine pour conserver sa vie. Il appartenait à Cromwell de consommer cette confiscation barbare, devant laquelle les Celtes et les Vandales eussent reculé.

Pendant cet espace de quatre cents ans, il n'est pas d'atrocités qui n'aient été commises en Irlande par les armées anglaises.

Les habits rouges n'ont bravé les périls des batailles que pour confisquer au nom des lois un territoire sur lequel l'Angleterre n'avait aucun droit. Si l'Irlande a succombé dans cette lutte inégale, ce n'est pas qu'en aucun temps la vaillance, le dévouement et la plus indomptable persévérance lui aient fait défaut. Ce sont ces qualités mêmes qui ont prolongé le combat et qui en ont rendu si longtemps l'issue douteuse. Il est doux de penser aujourd'hui qu'elle a pu être vaincue sans honte, là où ses vainqueurs n'ont tiré de leur triomphe qu'ignominie et déshonneur.

Quand la conquête territoriale de l'Irlande eut été un fait accompli on lui a enlevé une à une, ses lois et ses coutumes. Le célèbre régime des *Lois Pénales* fut établi, et il n'est pas, même dans l'histoire des temps barbares, de code qui soit aussi monstrueux et qui ait autant de raffine-

ment dans la torture. " En fait d'ignoble perfektion, disait Burke à la Chambre des Communes, c'est le plus remarquable monument d'iniquités qui ait jamais été élevé ; c'est une machine d'une adresse rare et d'un travail achevé, aussi bonne pour l'oppression, l'appauvrissement d'un peuple et l'abaissement, en sa personne de la nature humaine, que tout ce qui ait jamais été imaginée par la perversité de l'homme. "

Encore, si on se fut contenté d'abolir les lois qui régissaient l'Irlande lors de sa conquête !... mais non, cela n'était pas suffisant, il fallait aussi anéantir sa liberté politique et détruire son autonomie parlementaire.

C'est en 1800 que ce crime social fut consommé, grâce à la trahison de Lord Castlereagh et de la majorité du parlement irlandais qui avaient été achetés par le cabinet britannique.

Par la honte des acheteurs et des vendus qui ont perpétré l'Acte d'Union, on connaît les chiffres exacts du marché passé, en 1800, entre le ministère anglais d'une part, et les misérables qui trafiquèrent, contre tout droit et tout honneur de l'indépendance et de la dignité de leur pays. Pour apprécier la valeur d'un tel pacte, il suffit de rappeler la longue suite d'événements qui l'ont précédés, les circonstances au milieu desquelles il a été conclu, les protestations tant de fois répétées qui l'ont suivi ; puis, qu'on lui

applique les règles ordinaires en matières de contrats, et si l'emploi de la violence et de la ruse frappe de nullité les conventions humaines, si d'après les maximes reçues chez les peuples civilisés, elles n'ont de valeur que par le libre consentement des parties contractantes, que faut-il penser de l'Acte qui a uni l'Irlande et l'Angleterre et dont on peut dire que les considérants en ont été dictés, par la force, les clauses payées par la corruption, et les signatures données par la lâcheté !

Depuis, l'Irlande n'a que trop senti la rigueur des conséquences qui découlent de l'Acte d'Union. La législation la plus arbitraire n'a pas cessé un instant depuis cette époque d'exciter des mécontentements et ses protestations. Oh ! l'Angleterre a été fidèle au sinistre programme qu'elle s'est tracé au douzième siècle à l'égard de ce malheureux pays.

L'Acte des crimes de 1887 qui force tout citoyen irlandais à revêtir la livrée du forçat s'il a le courage de protester publiquement contre les injustices du gouvernement impérial, n'est que le digne couronnement de l'œuvre de spoliation et d'asservissement commencée en 1169.

Mais ce en quoi l'Angleterre a échoué, c'est lorsqu'elle a tenté de faire apostasier l'Irlande.

Si au seizième siècle, l'Irlande eut suivi la pente fatale sur laquelle a glissé l'Angleterre, l'Irlande, pour prix de son apostasie, eut été laissée

en paix. On ne lui aurait pas ravie sa liberté : on se serait contenté d'en faire une colonie anglaise. Mais le peuple irlandais a préféré sacrifier toutes ses prérogatives plutôt que de renoncer à sa foi et à ses croyances : voilà pourquoi il a été persécuté.

Pendant sept siècles de pleine impunité, l'Angleterre a eu recours, non pas à la doctrine, — l'erreur ne procède jamais ainsi là où elle est maîtresse — mais à tous les genres de supplices, aux proscriptions sanglantes, aux confiscations en masse et à la plus atroce législation.

Eh bien ! dans ce duel prolongé, l'Angleterre a été vaincue ! L'Irlande dans son long martyre, n'a pas eu pour elle les succès et les victoires criminels ; mais elle peut lever haut son front et dire à l'Angleterre : Tu m'as traité en esclave rebelle ; le monde entier peut voir sur mes mains les traces des fers que j'ai portés, et sur mon corps les cicatrices des coups que j'ai reçus ; mais tu n'as vaincu que la matière, la victoire morale m'appartient. ”

Toutes les tortures et toutes les persécutions ont été impuissantes à déraciner en Irlande l'ordre de la foi catholique planté par saint-Patrice. Il a résisté à toutes les tempêtes et à tous les assauts. Une si héroïque persévérance peut-elle rester sans fruit ? Oh ! non.

Après la victoire morale que l'Irlande a remportée dans sa lutte avec l'Angleterre, il en est une

autre que nous attendons avec confiance et que les évènements font pressentir. La fin de l'épreuve approche malgré tant de digues décourageantes qui viennent chaque jour déconcerter les amis du peuple irlandais et les vrais amis de l'Angleterre. Sous peine de l'anathème universel, et enfin de compte, peut-être sous peine de sa propre ruine;— car ce n'est pas en vain que l'on tyrannise un peuple—elle doit abroger ses lois oppressives, ses détestables coutumes, ses traditions despotiques.

On commence d'ailleurs à comprendre, dans les cercles politiques de la Grande Bretagne que le dix-neuvième siècle n'est pas une époque de barbarie. Ce n'est plus vainement que Gladstone et ses adeptes revendiquent, au nom de l'humanité, les libertés de l'Irlande. On sait que le monde civilisé est avec le *Grand vieillard*. Le nombre de ses partisans grossit tous les jours : quelques-uns de ceux qui l'ont jadis ardemment combattu se rapprochent de son parti; d'autres, abandonnent le gouvernement, parce que la politique de ce dernier en Irlande leur inspire un insurmontable dégoût.

Il arrivera un temps, nous en avons la ferme confiance, où les partis en Angleterre ne resteront pas sourds aux protestations réitérés que tous les peuples du monde font entendre par la voix de leurs journaux et celle de leurs hommes publics. L'heure de la réparation et de la justice sonnera quelque jour; car il est impossible que

la Grande-Bretagne traîne plus longtemps après elle et foule sous ses pieds tout un peuple injustement asservi. Elle ne voudra pas que ce crime social,—comme l'appellent ces hommes d'Etat eux-mêmes—l'accusent éternellement devant le monde civilisé.

A part ces raisons, il en est une autre qui nous fait croire que l'Irlande n'est pas à jamais condamnée à endurer le martyre de la persécution. Nous le disions il y a un instant, il est impossible que le peuple irlandais ne reçoive dans un avenir assez rapproché, la récompense de son fidèle attachement à la foi catholique-romaine, que l'on a vraiment tenté de lui faire abandonner. C'est pour conserver cette foi dans toute son intégrité qu'il a souffert pendant sept-cents ans.

Tant de revers ne peuvent diminuer sans résultat.

Sans aucun doute, ces épreuves ont été destinés par la Providence, qui gouverne tout avec sagesse à produire de grandes choses.

L'émigration irlandaise en Angleterre, causée par la persécution dont l'Irlande a été la victime, mérite d'attirer l'attention d'une manière spéciale. Ne peut-on pas voir, en effet, dans ce mouvement, un signe précurseur du retour de l'Angleterre à la foi chrétienne?.....

Jointe aux mouvements des conversions individuelles qui, chaque année, font passer des

rangs du protestantisme dans les nôtres, les âmes les plus droites, les plus sincères et les mieux disposées, l'émigration irlandaise en Angleterre ne semble-t-elle pas destinée à jouer un rôle important dans le retour si désirable de cette grande nation à la religion qui fut enseignée au sixième siècle par saint-Grégoire le Grand et St Augustin de Cantorberry ?.....

Cette religion, naguère proscrite, hier encore à peine tolérée, voit tous les jours ses conquêtes se multiplier et son empire s'étendre ; cette église sort à peine de ses Catacombes de la persécution où l'avaient fait descendre les sanglants édits d'Elizabeth : et maintenant, grâce à la liberté dont une part plus grande lui est accordée dans ce pays protestant, qu'en des contrées qui n'ont jamais cessé d'être Catholiques, elle gagne tous les jours du terrain au profit de la vérité et de la justice ; elle dissipe peu à peu les préjugés séculaires ; elle triomphe, par ses institutions charitables, par le zèle de ses apôtres, par la constance souvent héroïque de ses fidèles, des antipathies de ses adversaires et du mauvais vouloir de ses contradicteurs.

Par là, ne marche-t-on pas visiblement vers cette réconciliation complète de l'Angleterre avec la vérité, que pressentait déjà Bossuet, et que saluait naguère des vœux les plus ardents la voix éloquente de Mgr Pie ?

Quand cette grande œuvre sera accomplie,— et si justice n'est pas rendu à l'Irlande, avant que cet évènement se réalise,—l'Angleterre reviendra à de meilleurs sentiments à l'égard de ce peuple ; l'œuvre de sa réhabilitation commencera, on lui rendra toutes ses libertés ; l'Angleterre comprendra qu'il est indigne d'un peuple chrétien de tyranniser brutalement une autre nation.

L'oppression cessera enfin ; et quant à la faveur d'une sympathie généreuse, de lois justes et d'une administration équitable, l'Irlande aura fleuri, un grand acte de justice aura été accompli dans le monde et la dernière tache qui souille la couronne d'Angleterre aura été effacée.

THOMAS COTÉ

L'ARCHITECTURE

II

(Pour le *Glaneur*)

Il y a trois principaux arts ; Il y a l'art du *sculpteur*, qui reproduit l'image d'une chose en taillant quelque substance facile à sculpter, le bois, la pierre ou l'ivoire. Il y a l'art du *peintre*, qui trace avec un crayon ou avec des couleurs sur une surface lisse, sur du papier, sur de la toile ou sur un mur, l'image des objets réels,

fleurs, animaux, hommes, paysages, etc. Enfin il y a l'art de l'*architecte*, qui élève des édifices, une église, un palais, une résidence, etc.

Si nous y réfléchissons, nous verrons que l'un de ces trois arts est presque comme le père des deux autres, l'architecture est venue la première : la peinture et la sculpture sont ses deux filles.

Elles ne servirent d'abord, en effet, qu'à rendre plus beaux et plus agréables les édifices élevés par l'architecture.

Autrefois, au commencement de l'art, la première chose que l'homme voulut faire belle, ce fut sa demeure, il chercha à disposer les matériaux, le bois ou la pierre de façon que la forme de l'édifice fit plaisir à voir. Ainsi naquit l'architecture, le plus ancien des arts.

Le sculpteur et le peintre peuvent à leur gré représenter tout ce qu'il leur plaît, pourvu qu'ils fassent une belle chose. Ils sont libres de choisir leur sujet dans l'immense nature. Tout, depuis l'humble fleurette jusqu'à la noble figure de l'homme, peut devenir entre leurs mains une œuvre d'art.

L'architecte, au contraire, n'est pas maître d'agir à sa fantaisie. Pour faire une œuvre d'art, pour créer à nos yeux une belle ou gracieuse chose, il ne dispose que d'un seul moyen, l'édifice qu'il va construire. Or, cet édifice, il faut

qu'il serve à quelque chose, c'est une église, c'est un palais, c'est une résidence. Il faut que la construction réponde exactement à son but. Par exemple, il faut que l'église soit haute et vaste, pour qu'une foule y trouve place ; qu'il n'y pénètre qu'une lumière voilée et tranquille, pour ne pas troubler le recueillement des fidèles. Dans un hôtel-de-ville, au contraire, il faut des salles sonores et bien éclairées, d'amples escaliers et de vastes couloirs. L'architecte n'est pas maître de donner à son œuvre la forme qu'il lui plaît. Avant tout, il est obligé de se conformer à la destination de cette œuvre. C'est une condition indispensable.

Que résulte-t-il de là ? Que la beauté de l'architecture dépendra toujours de cette condition. Un édifice ne sera jamais beau que s'il répond exactement à son but. Autrement ses défauts nous frapperont, nous le trouverons mal construit, nous ne l'admirerons pas.

Remarquons encore ceci. Un grand monument, un temple, une église, cela coûte infiniment de peine et d'argent, c'est une lourde dépense qui ne pourra se renouveler fréquemment. Il faudra donc nécessairement s'arranger pour que ce monument soit solide et durable, qu'il résiste au temps et qu'il traverse impunément les siècles. Voilà donc une seconde condition que devront remplir la plupart des grands édifices.

Le résultat est que leur beauté, pour être parfaite, pour contenter notre esprit devra éveiller en nous ces idées de solidité et de durée. Il faudra donc que ce soit une beauté grave et imposante. Si gracieux et nombreux que soient les ornements d'un tel édifice, ses statues et ses sculptures, ils ne devront pas empêcher que de tout l'ensemble il se dégage pour nous une impression de grandeur et de majesté.

Voyez, par exemple, l'église Notre-Dame de Montréal. Un peuple de statues l'habite, ses murs et ses vitraux sont tous décorés de peintures. Et cependant que ressentons-nous en la contemplant ? Une émotion grave et profonde. C'est que ce qui a frappé tout d'abord nos yeux et notre âme, ce ne sont pas ces riches détails, c'est la forme générale et l'aspect de la vieille église. Les tours qui se perdent dans le ciel semblent y porter nos prières. Et quand nos pas ont troublé le silence de ses voûtes profondes, nous avons senti descendre sur nous un sentiment grave, pieux et recueilli, comme si nous étions entrés dans la demeure même de Dieu.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

L'HISTOIRE D'UN PATRIOTE

(Pour le *Glaneur*)

C'est la biographie d'un patriote que vient de publier M. Charles Thibault.

Né de parents pauvres, à la tête d'une nombreuse famille à l'âge où d'ordinaire l'homme ou plutôt l'adolescent ne songe qu'aux plaisirs, Stanistlas Drapeau est parvenu, aidé de sa seule énergie et de son amour pour son pays, à se créer une place enviable dans l'estime de ses compatriotes.

Tous nos lecteurs liront avec intérêt, nous n'en avons aucun doute, l'histoire de ce travailleur, de ce piocheur que M. Thibault veut faire connaître au Canada français qui lui doit tant.

M. Drapeau est maintenant âgé de soixante et dix ans. Rendu à cet âge, lorsque toute sa vie on a travaillé pour son pays, le repos est légitimement gagné. M. Drapeau reste sur la brèche. Il veut compléter son *Histoire des institutions religieuses du Canada*.

Ce sera le couronnement de sa vie. Il pourra ensuite chanter le *Nunc dimittis*.

Honneur à ce patriote.

RAOUL DE TILLY

INVITATION

(Pour le *Glaneur*)

Si vous passez par la Lorraine,
Arrêtez-vous à Beauséjour....
Pour les amis la table est pleine
De bonnes choses tout le jour....

La châtelaine en est aimable,
Et plus d'un sourire, ma foi,
Agrémentera notre table,
Avec propos de bon aloi.

Le châtelain n'est guère avare
De ses vieux vins, qu'en son cellier,
Il garde pour vous, ami rare,
Lorsque vous quittez le collier....

Il a bien encor deux bouteilles,
D'un petit vieux vin, couleur d'or,
Dont vous lui direz des nouvelles....
Et puis beaucoup d'autres encor....

Fuyez donc un peu votre ville,
Pour l'air embaumé de nos champs:
Vous y dormirez si tranquille,
Dans le moëlleux de nos draps blancs!

Nous ferons de ces promenades,
Dont on revient l'estomac creux.
Qu'ils vous guérissent de malades
Ces médecins mystérieux!....

Le soir, on fait de la musique....
J'y chanterai même, je crois,
Sur quelque bon vieil air antique,
Une romance d'autrefois.

Et puis je vous dirai peut-être,
Les jours que je serai joyeux,
Mes derniers vers, qu'à la fenêtre,
Je chante aux étoiles des cieux....

En voilà bien assez, je pense,
Pour vous décider à venir:
Festins, musique; noce et danse.
Inutile de prévenir.....

J. B. CHATRIAN

L'Association a chaleureusement accueilli le *Glaneur*. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire son appréciation aujourd'hui : Nous y reviendrons.

"L'Electeur trouve le premier numéro du *Glaneur* très bien fait et dit que cette revue promet beaucoup pour l'avenir.

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi du premier numéro du *Glaneur*, nouvelle revue fondé à Lévis par M. Georges Roy, destinée à servir de tribune aux jeunes talents littéraires, et consacrée uniquement aux belles lettres et à l'histoire. Nos félicitations et souhaits de succès au *Glaneur* dont le premier fascicule renferme de charmantes poésies.
(New-York-Canada.)

"J'ai reçu presque en même temps que le dernier numéro du *Recueil Littéraire*, la première livraison d'un nouveau confrère, publiée par un de plus actifs collaborateurs de ce journal, M. Pierre Georges Roy, de Lévis, P. Q. Je veux parler du *Glaneur* dont Ludovic nous annonçait l'apparition prochaine, dans sa dernière chronique.

Le *Glaneur* est une très jolie revue de 32 pages, dans lesquelles on ne rencontre que des articles inédits; notre nouveau confrère sera publié mensuellement, "mais, m'écrit son aimable directeur, nous deviendrons bi-mensuel, peut-être hebdomadaire, cela dépendra de l'encouragement que nous recevrons."
(Recueil littéraire.)

Semaine Religieuse de Québec

Translation des restes des pères Dequen, Dupéron et du frère Liégeois.—Chronique de la "Semaine religieuse"—Mgr Charbonnel.—Mgr Doucet.—Arrestation et mise à mort de Mgr Darboy.—Perfection des actions ordinaires.—Petites chroniques.

Cette excellente revue hebdomadaire, publiée par M. l'abbé David Gosselin, curé du Cap-Santé, a l'approbation et l'encouragement de son éminence le cardinal Taschereau. Toutes les familles catholiques du diocèse de Québec devraient se faire un devoir d'encourager cette utile publication. Le prix de l'abonnement n'est que de une piastre par année.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Entre nous, Léon Ledieu.—Alexandre Dumas dans son cabinet de travail J. S. E.—Vues de Mattawan, J. S. E.—Les fils du prince Napoléon.—En Sibérie.—Le nombre sept, P. G. R.—L'indienne et le Caïman, Louis Boussenard.—La tache noire, C. With.—Mois de Marié, Frid'Olin.—Lettre d'Europe, Paul Emile Duhamel.—L'œuvre d'Erckman.—Chatrian.—Charles Fuster.—Aux lecteurs, Marie Laure.—La laide, Sully Prudhomme.—Seize ans, Miss E. Ehrstone.—Sous l'influence de l'éther.—Fleur de mai.

L'abonnement au "*Monde illustré*" est de \$3.00 pour un an, \$1.50 pour six mois et \$1.00 pour quatre mois. S'adresser à MM. Berthiaume & Sabourin, 40, place Jacques-Cartier, Montréal.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE

Cette revue devient de plus en plus intéressante. Son directeur M. Pierre Bédard, un des bons amis du *Glaneur*, ne néglige rien pour assurer son succès. Il vient de prendre des arrangements avec les propriétaires du *Monde Illustré* afin de publier dans chaque livraison deux ou trois portraits d'hommes célèbres. Le *Recueil littéraire* publie actuellement le nouvel ouvrage du P. Didon: *La vie de Jésus-Christ*.

NOUVEL OUVRAGE

M. Monongahela de Beaujeu, collaborateur du *Glaneur*, vient de publier un ouvrage que nous nous empresserons de faire connaître à nos lecteurs aussitôt que nous l'aurons reçu. Les journaux quotidiens en font beaucoup d'éloges.



LES

Soirées Littéraires

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Seize Pages grand format

ŒUVRES des MEILLEURS ECRIVAINS - GRAVURES ARTISTIQUES

Primes Nombreuses et Gratuites

COMPENSANT LARGEMENT LE PRIX DE L'ABONNEMENT
(Douzième année)

Parmi les journaux illustrés s'adressant à la famille, il est rare d'en trouver justifiant aussi complètement leur titre et sachant plaire autant à l'esprit du lecteur.

Les soins apportés à la rédaction, où figurent les noms les plus aimés du public, et aux illustrations, confiées à des artistes de talent, ont assuré depuis longtemps un légitime succès à cette publication qui ne ressemble à aucune autre et sait charmer, par une littérature variée, tous les goûts et tous les âges.

ABONNEMENTS D'UN AN DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS

France: 7 fr. Union Postale: 8 fr. 50. Autres Pays: 10 fr.

SIX numéros d'essai, franco: UN FRANC.

Adresser chèque, timbres, papier-monnaie ou mandat postal

au DIRECTEUR, 5, Cité Bergère, PARIS

